
3 1761 07822072 0

Amédée Jasmin

PAYS DES AILES

Poésies

" Il faut garder le respect des rêves de sa jeunesse. "

SCHILLER.

Préface par Albert Dreux



MONTRÉAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs-éditeurs

249, rue Lagauchetière Est

1915

2-

AU PAYS DES AILES

Amédée Jasmin

AU PAYS DES AILES

Poésies

" Il faut garder le respect des rêves de sa jeunesse. "

SCHILLER.

Préface par Albert Dreux

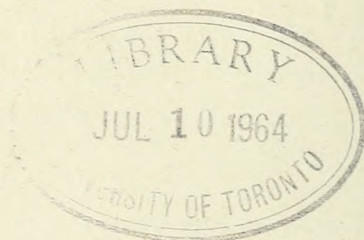


MONTRÉAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs-éditeurs

249, rue Lagauchetière Est

1915


LIBRARY
JUL 10 1964
UNIVERSITY OF TORONTO



AVANT-PROPOS

Nous en avions pourtant déjà assez de ces recueils de choses innommables qui se sont baptisés du nom divin de poésies ! Nous en avions pourtant assez,... et je publie quand même.

Des amis de Collège et d'Université, pour qui presque chaque pièce de ce recueil est un souvenir, m'ont manifesté le désir de posséder, imprimés, ces pâles reflets d'heures inoubliables. C'est pour eux surtout que je publie ce livre.

A moi aussi il est agréable de revoir mes sentiments de jeunesse, classés, reliés, parfaitement indexés comme un répertoire de notaire. Ces sentiments d'un autre âge me sont encore des titres valables. J'y ai recours de temps à autre pour me rafraîchir à leur éternelle jeunesse.

A. J.





PRÉFACE

Lorsque notre confrère Jasmin (nom prédestiné) nous demanda d'écrire une préface à son recueil de vers, nous avons été effrayé ; car nous sommes novices dans cet art délicat. Mais nous avons osé cependant. Et pourquoi ? Parceque nous avons voulu — et nous voulions de toujours — être sincère et hardi comme l'est l'auteur d'*Au Pays Des Ailes*.

Il ne faut pas, en effet, peu de hardiesse pour demander une préface à un confrère presqu'inconnu, et de l'exiger simplement parce qu'il est tel.

Et notre ami a toutes les hardiesses, parce qu'il est vraiment poète.

Il est hardi et surtout personnel. Il n'invente pas des rythmes, mais il sait rendre siens, les vieux; et c'est ce qui nous plait le plus en lui. Lisez *Fugit Irreparabile Tempus*, " Nocturne ", " Reflet Pascal ", " Visite à la crèche ", "Automne ".

Mais quoi ! Seulement ces poèmes ? Il faudrait les nommer tous.

Jasmin aurait été un de nos meilleurs poètes s'il était permis de l'être en notre pays.

Mais voilà, il ne faut pas !

Il ne faut pas être poète chez nous à moins d'avoir fait le sacrifice de tout ce que la vie bourgeoise peut procurer de douceur matérielle.

Il s'est donc, comme beaucoup, édifié une vie dorée ; mais sa jeunesse première a toujours chanté en lui. Et voici les vers qu'elle nous a donnés : subsiance d'une âme inquiète, rêveuse, inassouvie, mais qui sait traduire en beauté tout ce qu'elle reçoit de la nature.

Jasmin, notre frère, traduisez encore en phrases rythmées et définitives, les mouvements de votre âme et nous vous en serons reconnaissant comme d'une bonne action. Votre livre est noble, délicat et joli ; vos vers ont des ailes qui nous emportent vers le Soleil.

Albert Dreux.





A

M. OLIVAR ASSELIN,

l'homme le plus représentatif

du courage et de l'esprit français en ce pays,

en témoignage d'estime et d'admiration,

je dédie

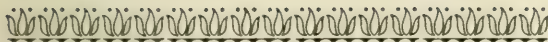
cet humble recueil de vers.



LES AILES

L'Aile est victorieuse. Elle passe,
repasse,
Et tient à repasser,
Sachant que sur le sol son ombre
calme efface
Ce qu'il faut effacer.

Edmond Rostand.



LES AILES

(Poème en prose)

A Albert Dreux.

A Lakeside, au-dessus d'un champ verdoyant transformé en parc rempli d'une foule avide d'émotions rares, l'aviateur s'envole vers le firmament bleu, plane longtemps, majestueusement, à des milliers de pieds d'alti-

tude. sur les couches vierges de l'atmosphère invisible.

C'est l'heure merveilleuse de la science initiant l'humanité à de nouvelles sensations, ouvrant à tous les possibilités d'un vertige sans égal.

Vogue, valeureux de Lesseps ! plus haut, plus haut encore, hardi Brookins, dans l'espace sans limite, vers les horizons reculants, là-bas, là-bas ! Au-delà des nuages, plus loin même que la calotte azurée où s'arrêtent nos regards, montez, montez !

Mais, votre Blériot se refuse à avancer ; déjà votre biplan de Wright, rebelle à vos volontés, demande à redescendre ! Oh ! laissez-les donc à la terre qui les attire ces matérielles inventions, et, à mes côtés, sur la machine délicate et sublime d'une âme de poète, entrez dans le domaine infini, magnifique du Rêve. Je vous promènerai parmi des myriades de constellations féériques où les félicités intellectuelles vous feront oublier les sensations des voyages aériens.



Dans l'éther innommé de l'Idéal, les regards fixés sur le mirage constellé, le poète monte, monte toujours.

L'hélice des chimères l'emporte vertigineusement vers les sommets où séjournent les déesses aimées.

Sans crainte des chûtes qui fracassent irrémédiablement sur la pierre meurtrière des déceptions, il jouit intensivement de cette envolée chimérique au rêve irréalisable, certain, au moins, que de la poussière de son souvenir se formera, demain, la substance pure d'une âme immortelle.





VERS L'AZUR

Au Rév. Père E.-H. Vanier, C. S. C., qui m'initia aux beautés du verbe français.

" Et je voyais des terres, des terres encore plus loin, en marche vers le ciel, et qui semblaient plus pures. "

PAUL FORT.



RÉVEIL TRISTE

Au Dr Eudore Lalande.

Dans le jardin fleuri de l'immense nature
Le printemps est éclos sous le soleil divin,
Et j'ai cueilli des fleurs aux formes de guipure
Et me suis enivré des senteurs du jasmin.

L'horizon se dessine, en vagues de verdure,
Comme un lit moëlleux où rêve le matin ;
Et la brise se frôle à la jeune ramure
En caresses d'amour aux douceurs de satin.

Toute la mosaïque où Dieu s'est fait artiste
Se réveille vivante avec le teint vermeil
Du renouveau joyeux des feuilles et des roses.

La nuit a dissipé les miasmes moroses.
Suis-je seul oublié dans tout ce gai réveil ?
— Mon âme, ce matin, comme en automne est triste.



FUGIT IRREPARABILE TEMPUS

A mon ami l'abbé Emile Lambert, en compagnie de qui je taquinai les muses collégiales.

La vie est un cours d'eau, la naissance, une rive.
A peine montons-nous l'inévitable bac,
Nous entendons le temps crier d'une voix vive :

Tic-tac.

Plus tard, nous nous sentons aller à la dérive.
Qu'importe ! Amusons-nous comme sur un beau lac.
Et l'horloge redit toujours aussi plaintive :

Tic-tac.

Et nous allons, suivant la pente primitive,
Comme un aveugle-sourd debout sur le tillac.
En vain soupire encor la vague fugitive :

Tic-tac.

Et bientôt, en chemin... quelqu'un vient... Qui vive ?
Pas de réponse, mais on entend un bruit : crac !
Lentement de la mort l'heure a sonné craintive :

Tic-tac.



SOIR DE PARLOIR

Au Dr Alphonse Lagacé.

" Revoir les êtres aimés, pour les perdre un instant après, c'est bien plus souvent aigrir la blessure que la cicatriser. "

LACORDAIRE.

Dans le noir tourbillon de sa fumée épaisse
Le barbare wagon t'emportait loin de moi,
Tandis que, naufragé perdu sur la falaise,
Triste, je suis resté l'âme pleine de toi.

Quand les sourds roulements de la locomotive
Se furent tus devant les tic-tac de mon coeur,
Comme une pauvre épave allant à la dérive,
J'ai, seul, pris le chemin de ma prison, rêveur.

Je me rappelai tout : les rires de l'enfance,
Les doux épanchements de la sainte amitié,
Les plaisirs partagés doublant la jouissance,
Et les moindres fardeaux allégés de moitié.

Et tous ces souvenirs, se levant dans mon âme,
Rendirent plus amer le cruel lendemain,
Mais cette âpre douleur, bien loin que je t'en blâme,
Je l'aime et je voudrais la revivre demain.



LA FOI

A mon confrère de philosophie, le Dr Albert Charlebois.

" La Foi transporte les montagnes. "

L'Evangile.

La matière c'est moi, et l'esprit, Vous, mon Dieu !
Le moindre vermisseau qui rampe sur la terre,
Quand il fait vers le ciel monter une prière,
Est, tout autant que moi, prince et maître en ce lieu.

Comme à nous, vous prêtez, Seigneur ! de votre feu
Aux nuages errants ; et la voix du tonnerre
Se fait dominatrice avec un bruit de pierre
Qui semblerait tomber des sommets du ciel bleu.

Tout ne vit, tout n'est grand que par votre assistance.
Et quand vous avez dit de l'homme : il est le roi ;
C'est que vous lui donniez, pour qu'il eut la puissance

Sur tous les éléments, le premier don : la Foi.
Croire à... n'importe quoi, cela donne la force...
Et quand Waterloo vint, la Foi manquait au Corse !



CŒUR D'ENFANT

A ma soeur, Madame
Gervais.

George, ce matin-là, s'était levé joyeux
Comme un soleil de mai : du bonheur plein les yeux,
Des petits bras tendus, semblables à des ailes,
Des gestes et des cris, des sauts de sauterelles

Jusque sur les genoux du père radieux
Saupoudrant de baisers le front pur, les cheveux
Du trésor adoré, frère des tourterelles
Et symbole d'amour, d'innocence comme elles.

Soudain, dans ce bonheur : " Mais qu'a donc le bambin ?
" As-tu bobo, titi ?... Vois donc s'il parait triste !...
" Fais risette... c'est laid de pleurer pour un rien !

Et, la mère empruntant sa voix de rigoriste :
— " Qu'as-tu donc, cré braillard, encore à rechigner ?
— " Le ti-minou, maman, il voudrait déjeuner !...



DEUIL COLLÉGIAL

Au Dr Zotique Lefebvre.

" La vraie patrie, ce ne sont pas les pierres de nos maisons, ni même le sol de nos aïeux, c'est surtout les amis. ".

Père Didon.

Paul avait trois amis d'enfance,
De vrais amis
Qui rendent douce l'existence :
Ils sont partis ;

L'un, pour aller tenter fortune,
Lui dit adieu.
Pour supporter son infortune
Paul pria Dieu.

L'autre, en septembre, au vieux collège
Ne revint pas.
Paul, assis seul sur le grand siège,
Pleura tout bas.

L'un jusqu'au bout restait fidèle,
Mais, ô destin !
Il fallut qu'une loi cruelle
L'exclut enfin.

Paul avait trois amis d'enfance,
De vrais amis
Qui rendent douce l'existence :
Ils sont partis !



MES CRÊPES

A mon neveu, Albert Legault.

Je les ai vus souvent, dans mes songes, la nuit,
Ces crêpes que le vent agite en brouillard triste ;
Je les ai vus le jour quand ma tâche s'enfuit
Pour me rendre à mon rêve, un rêve fol d'artiste.

Crêpes de corbillard que la douleur conduit,
C'est vous qui défilez quand mon âme s'attriste.
Ma mère, ton grand crêpe en mon coeur toujours bruit,
Ton crêpe qui m'ouvrit des deuils la sombre liste.

Les petits crêpes blancs, comme des papillons,
Voltigent dans les airs avec des ailes d'anges.
Je suis enveloppé d'étranges tourbillons.

Tout mon passé se presse en d'épaisses phalanges.
O les crêpes aimés que je revois souvent !
Ce sont mes souvenirs, ces crêpes dans le vent.



ANNIVERSAIRE

Aux martyrs de 37,
morts sur l'échafaud.

O quinze février ! ô grand anniversaire
D'un jour sombre et sacré, sublime au souvenir,
Qui vit, de l'échafaud, arrosant notre terre,
Couler un sarg fécond comme un sang de martyr !

Va ! tu vis de nos preux s'envoler l'âme fière,
Mais dans l'urne du Temps, pour les ensevelir,
Tout un peuple à genoux a sacré leur poussière :
Ils sont morts au passé pour vivre à l'avenir...

Hindelang, Lorimier, Nicolas et Narbonne !
Vous dont le sacrifice impérissable donne
Aux opprimés d'hier l'orgueil des fronts vainqueurs,

Dormez en paix, héros ! sur vous veille l'Histoire,
Et déjà son burin a gravé dans nos coeurs,
De vos noms glorieux l'immortelle mémoire !



DIALOGUE

ENTRE UN HOMME ET UNE ROSE

A Mademoiselle Rosaria Desjarlais.

L'homme

— Hâtez-vous de répandre un parfum enivrant,
Petite fleur bientôt fanée.
Hâtez-vous, le soleil demain en se levant
Verra vos corolles fermées.

La rose

— La vie est pourtant belle et c'est tôt pour mourir ;
Je n'ai fait qu'entrevoir la vie ;
Quel est le sort cruel qui veut me la ravir ?
Est-ce mon bonheur qu'on envie ?

L'homme

— La vie est bien amère et qui meurt est heureux ;
Qui meurt en faisant sa prière.
La mort est bonne alors, et plus d'un malheureux
Lui tend les bras comme à sa mère.

La rose

— Moi j'ai peur de la mort, et j'aime le soleil.
Le zéphir, sa douce caresse,
Les oiseaux, le printemps et son aspect vermeil,
Tout. — hors la mort et la tristesse.

L'homme

— Hâtez-vous de mourir, c'est l'automne tantôt ;
N'attendez pas le froid automne.
Evitez la douleur des longs soirs où s'enclôt
Celui que l'abandon façonne.

La rose

— O mon sort ! ô mon sort ! comme il est malheureux
De ne goûter qu'un peu la vie ! —

L'homme

— O mon sort ! ô mon sort ! que ne suis-je de ceux
Dont la faim n'est pas assouvie !

COURTISANE

—

Elle porte un nom gai comme un son de fanfare,
Des yeux incolorés d'anges de l'au-delà,
Elle est blonde, — il est vrai la chose n'est pas rare —
Mais nulle ne possède un blond de ce blond-là.

Des juifs l'ont amené du pays des Tartares.
Elle a connu jadis l'amour d'un grand pacha.
Quand, nue, elle s'étend sur quelque blanc sopha
On dirait un seul bloc de marbre de Carrare.

Elle a posé cent fois pour les riches salons ;
Et, vivante Vénus, le monde à ses talons
Joue, hélas ! pour l'avoir un jour toute sa vie.

Pourtant, je ne connais personne qui l'envie
A cause du petit défaut — ce grain de cendre —
D'avoir, au lieu de coeur, un sac... Elle est à vendre !



PRIÈRE

—

> " A little love, a little life,
> " A little woman for a wife. "

Un peu de vie, un peu d'amour,
Un peu de leur caresse douce ;
Un petit cri d'enfant... un jour !
Un peu d'ombrage où l'herbe pousse.

Un peu de joie, un peu de mousse
Dans le chemin dur à tout pied,
Quelques amis à la rescousse
Quand le sort nous fait trébucher.

Un peu de bonheur dans la vie
Qu'il nous faudra quitter tantôt
Quand la journée sera finie.

Un peu de tout — plus tard, plus tôt ;
Même un peu de saine souffrance
Et beaucoup, beaucoup d'espérance !



AU POÈTE

Que m'importe aujourd'hui qu'on
me haïsse ou m'aime?
Mon coeur se trouve à bout ;
Pour m'avoir trop de fois étreint,
la douleur même
N'étonne plus mon goût.

J'ai fait en vain le tour de toutes
les sagesses,
Et de tous les plaisirs ;
Les livres m'ont déçu, je suis las
des caresses,
Et je voudrais mourir.

CHARLES GUÉRIN.

Oh ! ne blasphème pas, poète à l'art divin,
Contre les saints accords de ta lyre sublime.
Tu chantes pour le siècle où l'homme au rôle vain,
Sans toi, serait plus bas descendu dans l'abîme.

Et tu chantes pour nous, les poètes infimes,
Qui marchons sur tes pas dans l'idéal chemin,
En nous montrant du doigt les sidérales cimes
Où ta Muse converse en sa langue d'or fin.

Si les hommes souvent, en leur abandon lâche,
Rendent vive la plaie où saigne notre coeur,
Il restera toujours pour aider à la tâche

Quelque Cyrénéen, compagnon de douleur.
Poète, honore-toi des crachats à ta face,
Car, pour demain, la gloire, en l'ombre, les efface.



AUTOMNE

A Englebert Gallèze.

Feuille à feuille s'abat
l'orgueil du peuplier.

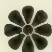
ALBERT LOZEAU.

Lentement, une à une, en funèbre cadence,
Comme en terre s'en vont les ossements humains,
Les feuilles, galopant sur les poudreux chemins,
Susurrent des adieux d'une douleur intense.

Les arbres demi-nus qu'un vent glacé balance
Regardent s'éloigner les jaunes pèlerins
Comme on voit s'envoler, par rapides essaims,
Nos rêves, entités, dans le néant immense.

Sur cette terre, hélas ! tout être a son automne.
Quand le coeur et la feuille, à leur maturité,
Ne rencontrent la main aimante qui moissonne,

Ils suivent, lors, les lois de la fatalité :
La feuille pour aller se perdre dans la boue,
Le coeur, dans le cloaque auquel son sort le voue.



AU
PAYS DES AILES

" Chante l'amour sacré qui
vibre dans tes moëlles !

" Chante pour le bonheur de
t'entendre chanter.

EDMOND HARAUCOURT.



REFLET PASCAL

Au Rév. Père Albert
Crevier, C. S. C.

Idéal, je reviens vers toi, vieux compagnon
D'inoubliables jours ensoleillés de rêve ;
Je reviens vers le bien qu'en moi Pâques soulève
Comme une Eucharistie aux mains du prêtre bon.

Tout le mal que j'ai fait, Christ s'en charge ; O pardon !
Fruit chu sur le Calvaire au champ corrompu d'Eve,
Pour me régénérer à ta divine sève,
J'ai pris place au banquet de ta communion.

Mon rêve, dans la lune, a des blancheurs d'hosties.
Mon âme, agenouillée aux bancs des sacristies,
S'enivre des reflets de calices dorés.

Pendant que mes yeux vont sur les vases sacrés,
En moi je sens descendre en notes musicales
L'effluve des douceurs de nos fêtes pascales.



AVANT-GOUT PRINTANIER

A mes soeurs, Hermine
et Joséphine.

Mai verdit. Il fait bon. La nature parfume.
Il plane du bonheur qu'avec espoir je hume.
Mon père, souriant aux prochaines moissons,
Remplit à pleines mains les avides sillons.

Tout chante : le soleil, les gais oiseaux, la terre.
En badinant mes soeurs travaillent au parterre
Où déjà les grands ronds s'enguirlandent de fleurs ;
Délicieux bosquets où butinent les coeurs !

Toi, soeur des lendemains aux féconds crépuscules,
Dont j'ignore le nom, compagne des toujours,
Si l'hymen me réserve aux permises amours,

En moi j'élèverai de pieux vestibules
Où, j'en fais le serment, je te conserverai
Tout les trésors latents de mon coeur désoeuvré.



OH ! VIENS DANS LES BOIS

Romance d'Amour

La nature est ivre et le soleil gris,
Sous ses baisers chauds les feuilles s'affaissent ;
Oh ! viens avec moi dans les verts taillis,
Oh ! viens dans les bois où les amours naissent.

Que le rêve est froid auprès des baisers !
Le soleil est gris, mon coeur est de flamme ;
Les jours sont comptés, les plaisirs pesés ;
Oh ! viens dans les bois apaiser mon âme.

Le ciel bleu se mire au clair de tes yeux.
Que le ciel est beau, le ciel sans nuage ;
Aimes-tu les fronts quand ils sont joyeux ?
Oh ! viens dans les bois avant le vieil âge.

Le ruisseau frémit au souffle du vent ;
Tes cheveux feront de douces caresses ;
Les sapins touffus serviront d'auvent.
Oh ! viens dans les bois noyer mes tristesses.

Les oiseaux joyeux imitent ta voix ;
J'aime les accords de leur mélodie.
L'amour vibre en moi des chants de hautbois.
Oh ! viens dans les bois, O ma bonne amie !

La nature est ivre et l'air embaumé ;
Des tendres baisers la cueillette est douce.
Nous nous asseoirons sur la verte mousse ;
Oh ! viens dans les bois... je veux être aimé.



YEUX VOLEURS

A une jeune fille aux yeux noirs.

" Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,
" De purs miroirs qui font toutes choses plus belles !
" Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

BEAUDELAIRE.

J'aime les yeux profonds et noirs comme la nuit,
Les yeux immensément ouverts à quelque songe,
Au fond desquels l'amour, comme une étoile, luit,
Les yeux troublants, pleins de mystère et de mensonges.

Mon coeur est-il perdu dans ces deux yeux noirs là ?
Quand je voudrais aimer je m'aperçois qu'il manque,
Ou bien ces yeux font-ils métier de saltimbanque
Qu'ils m'aient, à mon insu, pillé comme cela ?

Je veux pour me venger, ô charmante perfide !
Cueillir sous le duvet soyeux de tes longs cils,
Dans une coupe rose de baisers virils,
Le trésor précieux d'une perle liquide.



VESPÉRAL

Au Dr Henri Lavallée.

Dans la splendeur de mai que le soir magnifie,
Le rêve léthargique ouvre des ailes d'or,
Et, comme un papillon que le printemps convie;
Vers la chimère en fleurs, de nouveau, prend l'essor.

C'est l'heure des baisers voltigeant dans l'espace,
Le moment infini des langoureux soupirs ;
Ce beau soir fera-t-il mon âme un peu moins lasse ?
Ma Mie, ouvriras-tu tes bras à mes désirs ?

Le cantique de Dieu, qu'entonne la nature,
Vibre en notes d'amour, d'ivresse et de bonté ;
Dans le frémissement de la verte ramure
S'exhale tout un chant d'intense volupté.

Ce soir évoque en moi le souvenir vivace
Des intimes bonheurs vécus sans lendemain,
Et pour mieux m'enivrer du charme qui m'enlace
Réveille l'espoir fou de mes rêves anciens.



SOIR D'AUTOMNE

Automne, tu n'es pas l'automne.

Les arbres décharnés, sans voix,
Tendent, en file monotone,
Des bras ouverts comme des croix.
Automne, tu n'es pas l'automne.

Qu'importe les frissons glacés
Des feuilles que le vent emporte
Si nous pouvons, fermant la porte,
Rapprocher nos deux coeurs grisés ?

Près du foyer que l'on tisonne
Blotissons nos amours transis ;
Laissons siffler la bise atone,
Nous avons bien d'autres soucis.

Automne, tu n'es pas l'automne.

Plus près, ma chère, aimons-nous mieux.
Novembre vite fuit. L'année
Se meurt. Vivons cette soirée
De peur d'être demain trop vieux.

Il fait donc froid que tu frissonnes !
L'âtre rougit. Plus près. Encor.
J'entends bientôt minuit qui sonne,
Ferme les yeux... ton front s'endort...

Automne, tu n'es pas l'automne.



ÉLECTION

Le coeur ne choisit pas la
première qu'il aime,
Et n'importe son nom, sa
foi, sa vertu même,
Son baiser c'est le tien qui
renaît éternel !

SULLY PRUDHOMME.

C'est vous, toute beauté, toute tendresse ; Hostie
Cherchée en vain longtemps, c'est vous ! Vos longs cheveux
Que j'adore ont des reflets d'autel où je veux
Désormais tous les jours prosterner, convertie.

Mon âme que l'amour au bonheur initie.
Oh ! que je suis meilleur maintenant que les cieux
Sont vivants dans l'insondable azur de vos yeux,
Et que pour prier Dieu ma bouche balbutie,

Pieuse, votre nom dont s'enivre ma voix :
" Seigneur, je serai bon, c'est vous que j'aime en Elle ! "
Et le soir, repliant la tête sous son aile,

Mon rêve en s'endormant évoque mille fois,
Dans une vision de douce heure espérée,
Le baiser que j'attends de vos lèvres pourprées.



L'IMMORTALITÉ

A une jeune fille dissertant
sur l'immortalité de l'âme animale.

Le brin d'herbe qui brûle et
s'affaisse, blanchâtre,
Semble dire : " L'amour est
plus fort que la mort. "

GASTON DE MONTIGNY.

Avez-vous remarqué comme tout recommence :
Les soirs bleus, les parfums, les chansons dans les bois,
Les rêves que le coeur transforme en espérance,
Les mots d'amour dits par de mensongères voix
Qui les ont empruntés aux bouquins d'autrefois ?

Avez-vous remarqué cela, Mademoiselle,
Que tout meurt pour revivre et que rien ne se perd
De l'ouvrage divin ? La vie est immortelle !
Delà le firmament comme au fond de la mer
L'existence sensible est l'âme universelle.

Et pour perpétuer ce souffle infiniment
Il n'a fallu créer qu'une chose divine,
Une petite loi très douce, une loi fine
Que toute la nature écoute aveuglément,
Une petite loi d'amour : l'embrassement !



NOCTURNE

Au Dr Henri Grignon,
poète symboliste.

L'étoile des plaisirs nargue les fosses
Où se ronge, impuissant, le désespoir.
Tandis que monte, en des apothéoses,
La lune comme un brillant ostensoir.
L'étoile des plaisirs nargue les fosses.

Veux-tu mourir un soir comme ce soir,
Pour que, mêlée au doux parfum des roses,
Ton âme regagnant l'inconnu noir
Pleure le temps perdu des vertes choses?
Veux-tu mourir un soir comme ce soir ?

Tous les bonheurs remis gisent moroses
Sur le sol qui les rouille sans espoir.
Les baisers se fanent aux lèvres closes,
L'adieu souvent répond à l'au-revoir...
Tous les bonheurs remis gisent moroses.



HEURES CRÉPUSCULAIRES

Je vis, je vais parmi des choses,
Bonnes, mauvaises, je ne sais :
Car je suis souvent caressé
Par elles, et souvent blessé.

. . . .

. . . .

Des femmes m'ont fait mal, j'ai
vu pleurer des hommes.
J'aime ces hommes et ces femmes.

FERNAND GREGH.



INTERROGATION

A mon ami Maxime Lacombe,
entré en religion.

Ami, quand tu gagnais les froides solitudes
Où la Foi te montrait d'extatiques bonheurs,
N'as-tu pas, soupirant, laissé choir quelques pleurs
En songeant aux plaisirs des folles multitudes ?

N'as-tu pas, certains jours de mornes lassitudes,
Trouvé lourde ta croix au sentier des douleurs ?
N'as-tu jamais connu l'aiguillon des rancoeurs
Contre l'aridité des chastes servitudes ?

Les choeurs ont-ils gardé leurs séraphiques voix ?
Trouves-tu que l'autel donne comme autrefois
Des baisers ignorés des ardeurs d'une femme ?

Le tombeau t'offre-t-il des avenirs certains ?
Moi qui vas par le monde aux invitants chemins,
Je regrette la joie où s'exalte ton âme.



BILLET

Toi qui liras ceci que ta Beauté m'inspire
Et qui verras mon nom au bas de ce billet,
Tu chercheras peut-être à qui je puis écrire
Ce mot d'amour, sachant mon grand mal indiscret.

Comme un soir, un couchant de soir bleu qui délire,
Je jette aux vents mes cris d'une voix de fausset ;
Je dis à la nature, à l'air que je respire,
A Dieu ton nom scellé par mon amour secret.

Le Destin a jeté dans ma mélancolie
Ton souvenir auquel je dresse un autel pur.
Le crépuscule garde dans sa paix bénie

L'adieu définitif de ton regard d'azur,
Et laisse dans mon âme, impérissable chose,
Ta vision, déesse, en une apothéose.



OH ! QUE L'HOMME EST MÉCHANT

Au Dr Guillaume Latour.

Ce qui est bon est bon. Ce qui est pur est pur.
Oh ! que l'homme est méchant sous ses prunelles sombres,
Quand dans les soirs vilains des intimes pénombres,
Il ferme son oreille au chant bleu de l'azur,
Oh ! que l'homme est méchant quand son coeur est impur !

L'étoile a la blancheur de la vierge immobile
Qu'enveloppe le songe où chantent ses désirs.
Où donc s'endormiront ses insensés plaisirs
Qu'il va sans savoir où par les rues de la ville ?
Oh ! que l'homme est méchant dans sa misère vile !

C'est la nuit solitaire où sanglotent les coeurs.
La caresse de l'air, en sa douceur extrême,
Evoque les baisers futurs des joies suprêmes
Qu'appellent les soupirs des poitrines en pleurs.
Oh ! que l'homme est méchant qui manque de bonheur !

Pourra-t-il retrouver les miettes de son rêve ?
Maintenant que des bras souillés l'ont retenu,
Qui voudra se pencher sur cet amour déçu
Avec les mots divins que le pardon achève ?
Oh ! que l'homme est méchant que nul espoir n'élève !



VISITE AU PETIT JÉSUS

A ma petite soeur Cadine de Clèves.

Dors mon Petit Jésus, dors ; n'ouvre pas les yeux !...
Comme c'est bon de croire à ta menotte blanche,
A ta grande bonté d'où le pardon s'épanche,
A ce qu'en une étable on peut trouver des cieux !

Dors mon Petit Jésus dans tes beaux langes bleus !
Ne vas pas t'éveiller, tu perdrais ton sourire...
Et l'homme, hélas ! méchant, vilain et vicieux,
Te voyant triste aussi, fuirait, craignant ton ire.

Dors mon Petit Jésus ton infini dodo !
Dors, c'est le carillon de paix qui sonne, sonne...
Et dans la grande allée où le pavé résonne,
C'est nous qui défilons pour panser nos bobos.



MASQUE DE CARNAVAL

Au Dr Albert Gravel.

Un soir l'âme du vin chantait dans les bouteilles.

BEAUDELAIRE.

Cette nuit que le vin égare en un délire,
Le poète pensif interroge son coeur
Où pleurent les sanglots de l'intime douleur
Qu'il veut éterniser aux accords de sa lyre.

Un bon luron ribote en se pâmant de rire.
Une femme chantonne. Il fait gai. La liqueur
Met sur les fronts ridés le masque du bonheur.
L'âme du rêveur seule endure le martyre.

Silence bestial, verres vides, baisers...
Qu'importe en cette fête une impudique orgie
A celui dont le rêve unique de la vie

Fut un immense amour longtemps poétisé,
Qu'il porte maintenant enseveli dans l'âme,
Tué par le mépris d'une insensible femme?



BOUQUET DE FÊTE

Les radieuses fleurs ne seront
point fanées,
Q'un coeur gonfle de sève à
tous ses battements.

AUGUSTE DORCHAIN.

J'ai préparé pour vous, en mon âme, un bouquet
Fait des timides fleurs de mon amour inculte.
Mêlant l'ardente Rose au délicat Muguet,
Mêlant aussi le Lierre auquel je rends un culte,

J'ai préparé pour vous en mon âme un bouquet.

Cueillez la Primevère au bouquet de mon âme,
Cueillez aussi le Thym, symbole des toujours,
L'éclatant Grenadier aux pétales de flamme,
La Lavande fleurie aux plus beaux de mes jours.

Cueillez la Primevère au bouquet de mon âme.

Aussi cueillez la fleur de l'Idéalité
Cultivée au jardin des tâches incomprises
Pour parfumer l'autel de l'attique Beauté
Dont mon rêve se berce en de douces hantises.

Aussi cueillez la fleur de l'Idéalité.

Et puis si vous trouvez mon coeur dans cette gerbe
Ne le repoussez pas,... il en souffrirait tant !
Quand on les a touchées d'une main trop superbe
Ces fleurs-là, croyez-moi, se ferment bien souvent.

Et puis si vous trouvez mon coeur dans cette gerbe...



COMMUNION

Pourquoi donc, grande Nuit aux voluptés divines,
L'amour est-il au coeur de ceux qu'on aime pas ?
Pourquoi ce soir, venu d'étoiles féminines,
Hanter mon âme à la briser en mille éclats ?

Reines de nos enfers, ô blondes Proserpines !
Trainez-vous assez bien nos rêves à vos pas ?
Nos songes iront-ils, dans leurs blafardes mines,
Enfin se reposer dans vos placides bras ?

C'est l'été des soirs doux aux horizons que j'aime.
L'étoile des baisers pleure les fols amants
Que la matière a pris dans sa fièvre suprême...

O Nuit, qui remplira ces larges coeurs béants ?
— La Lune, en une hostie où tremblottent des cierges,
Descend mystiquement aux chants des amants vierges.



LES AILES CASSÉES

— Ton livre de chevet ?

— Les petites annonces.



IDÉAL PRATIQUE

Aux épiciers de tous métiers
et professions.

Devant les rêves vains de bonheurs non vécus
En mon âpre trajet aux routes solitaires,
Je m'arrête lassé dans mes espoirs déçus ;
Je dis l'adieu suprême au pays des chimères.

Le Siècle, en d'alléchants miroitements d'écus,
M'attire vers le gouffre aux palpables matières ;
Mes idéals d'antan, courbant le front, vaincus,
Gagnent lugubrement les mornes cimetières.

Place à l'or, ma pensée aux nobles avenirs !
Dans la course aux plaisirs sous les drapeaux vulgaires
Il faut comme le monde avoir de vils désirs.

Or, sous l'égide sûr des conseils salutaires,
Je vais, clouant ma vie à l'aride devoir,
Pour les sages profits m'attabler au comptoir !



TABLE

AU PAYS DES AILES

HEURES CRÉPUSCULAIRES

LES AILES CASSÉES



